

Ce 23 Eloul 5770, une bar mitsva de djudio à Don Abravanel.

2 septembre 2010, paracha Nitsavim et Vayélekh. Synagogue Don Isaac Abravanel, un jeune garçon devient Bar Mitsva.

A l'échelle d'un calendrier plusieurs fois millénaire, ce passage de la vie d'enfant à la vie d'adulte représente à peine une étape, un phénomène normal, quasi naturel qui permet d'enrichir la communauté d'un nouvel arrivant, occasion de se réjouir et de festoyer.

Ce jour-là, des centaines de garçons ont fait leur entrée dans le monde des adultes à Paris, en France, en Israël et dans le monde.

Qui s'avise pourtant d'y jeter un tout autre regard, verra que derrière le point de vue individuel ou familial, l'échelle humaine cache un événement d'une portée plus spirituelle et historique qu'il n'y paraît et auquel on doit prêter toute son attention pour en saisir des bribes de sens.

Cet enfant, qui devient homme pour sa communauté religieuse, s'appelle Hélias. Son père n'est pas juif, ni ses deux grand-pères, ni sa grand-mère paternelle. Sa judéité lui vient de sa mère et de la mère de sa mère, qui l'a héritée de ses parents et des parents de ses parents.

Hélias vit dans le Nord avec sa mère, à Dunkerque où la synagogue peine à trouver 10 juifs les soir de Roch Hachana et Kippour parce que la plupart sont partis ou se sont assimilés. Ses grands parents maternels habitent Lyon. De leur vivant, ses arrières grand-parents vivaient à Paris. Plus précisément, ils étaient du «Faubourg», celui de Saint-Antoine, des marchands de meubles et des ateliers de tapissiers ouverts sur les cours intérieures ou sur la rue. Juifs du 11ème arrondissement, ils avaient autrefois quitté Smyrne, qui les avait vu naître et grandir jusqu'à l'âge adulte et leur départ, pour la France, au début des années 30.

En Turquie, Chemuel Benezra, était confiseur, gourmand et élégant. Enfant, il se souvenait avoir dû dégrafer son pantalon, un jour de «chasse à l'homme,» pour prouver qu'il n'était pas arménien et avoir la vie sauve. Il avait rêvé d'un ailleurs, de vivre librement, de rejoindre son frère à Paris. Il réussit à échapper au redouté service militaire turc et à partir, comme on s'exile, en conscience. En France, il avait fini par faire venir Louna, sa fiancée, qu'il avait épousée comme tous les turcs d'alors à la synagogue de la rue Saint-Lazare. Louna faisait des travaux de couture et lui montait toute la semaine des pompes à eau d'une Renault qu'il n'aurait jamais et le dimanche travaillait sur les marchés. Ses collègues d'usine l'appelaient «Mimil,» juif, il avait la «gouaille» du peuple parisien. Le béret vissé sur la tête, il adorait sa patrie d'adoption au point de s'engager dans l'armée aussitôt déclenchée la seconde guerre mondiale. Prisonnier de guerre, il survécut. Pour les allemands il était turc, il avait les yeux clairs et un tout petit nez : il correspondait si peu à l'image du juif ! Restée seule à Paris avec leurs 4 enfants, Louna, échappa aux rafles et aux dénonciations sans quitter son domicile du «59» dans le

faubourg, fabriquant de fausses cartes d'alimentations, rendant de menus services, tacitement protégée par ses voisins. Son beau-frère - venu de Rouen lui apporter un landau pour la petite dernière -, n'eut pas cette chance, arrêté dans le train, on l'enferma dans un autre pour ne plus jamais revenir.

A la fin de la guerre, Chemuel et Louna retrouvèrent leurs amis, eux aussi échappés de l'histoire, Camélia et Vital au 7 de la rue Popincourt, le temps d'un café turc accompagné de courabiers, oubliant le français pour le judéo-espagnol. Une langue qu'Hélias ne parle pas, mais qui est la langue maternelle de sa grand-mère -l'enfant du landau-, et la langue du rite de ses aïeux que le Hazan de la synagogue Don Avrabanel est un des derniers à connaître.

Car plus que la langue des juifs, des survivants des décrets d'expulsion et de conversion d'Isabelle la catholique depuis plus de 500 ans, le judéo-espagnol est la langue d'une mémoire, d'une diaspora en fuite qui avait emporté avec elle le souvenir d'un art de vivre florissant et la plaie d'un nouvel exil imposé. C'est le témoignage encore vivant d'une communauté qui a conservé, vivante, une double singularité : celle d'être juifs et d'Espagne. Juifs de toujours et hispaniques du 15^e siècle, tout en s'adaptant aux réalités du monde et d'un temps qui passe...

En prenant contact avec Claire Romi, au détour d'une recherche sur internet, je n'imaginais pas combien vouloir organiser la Bar Mitsva de mon fils à «El Syete» pouvait témoigner d'un temps passé qui, d'un certain point de vue, ne passe pas, comme si l'écoulement du temps n'était qu'une illusion.

En raccordant l'entrée de mon fils dans le monde des adultes avec la communauté de mon grand-père, il me semblait simplement l'inscrire dans une filiation, celle de ma famille. Or, voilà que j'ai découvert en réalité, le véritable sens du mot famille, au sens large, généreux, de la mise en commun de ce que l'on aime le plus, le mieux, à savoir : qui nous sommes et ce qui fait sens à nos yeux.

En attente de retrouver sa vocation originelle de lieu d'accueil et de partage, «El Syete» s'était endormi dirigeant ses fidèles vers la rue de la Roquette. C'est là, qu'Hélias a fait ses premiers pas de jeune homme, de djudio, à part entière. C'est là que, pour la première fois, il s'est enveloppé de son châle de prière et qu'il a mis ses téphilines, en homme. 500 ans après nos ancêtres qui quittèrent la Castille, Hélias a fait le choix de rester ce qu'il est, en dépit du temps et de l'espace où cet héritage s'inscrit aujourd'hui.

Ce choix personnel, il l'a fait seul et éclairé, conscient d'être un des maillons d'une filiation ininterrompue, par delà les événements, le temps et l'espace. Une filiation à laquelle il sait appartenir et dont il sait devoir assumer la lourde responsabilité de l'enrichir et de la transmettre, un jour, à son tour. C'est un acte fort, fondateur. Un choix individuel mais dont la dimension et la portée sont véritablement collectives dans la mesure où son but, son sens véritable, consistait à entrer dans la communauté des hommes où Hélias souhaitait être accueilli et reconnu.

C'est en ce sens que cette Bar Mitsva est doublement singulière à mes yeux de maman. Elle illustre une autre chaîne, tout aussi ininterrompue, de solidarités et de responsabilités qui a permis à un petit djudio, vivant presque isolé à Dunkerque, d'étudier avec le Rav Elie Dahan de Lille, de rentrer en contact avec Claire et, par son intermédiaire et celle de Serge Benhaïm, d'être accueilli dans la communauté Don Abravanel, que mes grands-parents avaient fréquenté à leur manière. Ce fut ensuite la rencontre avec le Rav Elie Ebidia, René, Serge, Viviane, Israël et tous ceux et celles que je ne peux citer injustement tant la liste est longue de tous ceux qui nous ont donné d'eux mêmes et de leur disponibilité.

En devenant Bar Mitsva, Hélias est devenu fils du commandement. Mais partout où nous sommes passés, à toutes les portes où nous avons frappé, tous ont répondu par une mitsva. Le traiteur a fait davantage que préparer un buffet gargantuesque, le tailleur a vendu plus qu'un beau costume et le vendeur de dragées, plus que des dragées, des tulles et des mezouzots. Quant à l'inconnu, à peine rencontré, il a offert plus que de magnifiques téfilines, Claire, Serge, Ruby, Viviane ont fait plus que de nous ouvrir grand leur porte et leur coeur. En décidant spontanément de cantiler en djudio, le hazan a fait plus que d'officier et le Rav qui a enseigné à Hélias a donné plus qu'un enseignement. Tous ont fait mitsva, tous. Chaque fois, nous avons été étonnés que notre situation, notre parcours, notre choix d'honorer nos aïeux et notre mémoire de djudio deviennent à leurs yeux, leur propre évidence, leur propre commandement. Lorsqu'à tous -comme pour nous excuser- nous disions simplement : «c'est une petite Bar Mitsva», chacun répondait et agissait Mitsva. Mitsva, parce qu'il n'y en a ni petite ni grande. Mitsva parce que si l'on est seul à décider de l'accomplir, elle touche et concerne d'autre que nous dans l'intimité et la quotidienneté de nos vies.

C'est probablement parce qu'ils avaient fait ce choix de la vie et de la fidélité - dont parle la paracha Nitsvamim et parce que la Thora n'est pas au ciel mais sur terre-, que nos ancêtres expulsés d'Espagne ont su et pu transmettre à leurs descendants, de générations en générations, faisant fi des événements et des lieux, toute la portée et le sens de devenir, à son tour comme Hélias, un fils du commandement, un parmi «los nostros»

Con amidad,

Claudine